

## Chapitre 20 : Inondation à Tidikelt I (1965 : 28 ans)

### C'est incroyable mais c'est vrai : le 8 janvier 1965

Au début de janvier 1965, des pluies diluviennes se sont abattues sur la région d'Aoulef. En effet, là où l'eau était si précieuse et où nous la mesurons au compte-gouttes, les inondations nous en ont apporté tellement qu'elles ont fini par détruire la totalité des constructions ! Certains oueds dont le lit n'avait pas reçu d'eau depuis longtemps, ont vu leur écoulement atteindre les villages. Certaines foggaras qui avaient existé depuis des centaines d'années ont été en partie détériorées. La liaison téléphonique avec l'extérieur a été coupée, les routes vers les villes voisines se sont abimées dans la boue et toute la population d'Aoulef était donc isolée complètement. Toutes les maisons locales dont les murs en mélange d'argile et de sable ont été imbibées et ont failli s'écouler. Les constructions, la station des émetteurs, la centrale électrique, le local météorologique et l'hôpital ont été occupés par des familles sinistrées pendant des semaines. Les classes des écoles étaient ainsi, la scolarisation a été donc interrompue durant plus de trois semaines. Quant à moi, ma famille comme beaucoup d'autres s'est trouvée réfugiée pendant près d'un mois dans la chambre de l'hôpital d'Aoulef. D'ailleurs, je n'ai jamais vu autant de solidarité réciproque entre les habitants. Ce mal qui n'a épargné personne a fait germer une pitié profonde dans les cœurs.

### Pluies comme cascade

Tout a commencé à partir du 20 décembre 1964 environ. Au début la pluie très fine est venue nous saluer et nous arroser agréablement durant une à deux heures par jour. Ces courtes salutations n'étaient que la préparation à la grande offensive.

C'était la nuit du 8 janvier 1965, tout était imprégné, que la grande offensive sans merci s'est déclenchée. C'était un torrent, la cascade du haut sur nos têtes. Nous n'avons jamais vu la pluie aussi silencieuse sans tonnerre mais elle a fait entendre le bruit de l'eau tombant du ciel. Elle ressemblait à celle échappée d'un robinet. La pluie tombait normalement par gouttes distinguées, mais cette fois-ci elle ne l'était pas. Quand on marchait, on se tapait la figure contre un mur transparent. Le ciel a-t-il été percé ? Que se

passé-t-il ? Est-ce que c'est la fin du monde ? Est-ce que c'est une punition providentielle ? Allons-nous nous noyer comme le peuple qui avait contrarié son prophète Noé ?

Le lendemain matin, les murs de nos maisons ont cédé à l'eau et commencé à fondre comme chocolat sous la chaleur. Nous nous regardions sous les averses, impuissants devant cette force, sans trouver la solution ni un mot à dire. Nos abris ont disparu peu à peu sous nos yeux, nous n'avons pas pu sauver ni aliments ni animaux domestiques. C'était trop risqué de se pénétrer dans une maison construite en terre et sable mélangées. Le sol n'absorbait plus de la pluie et la hauteur d'eau dépassait les chevilles. L'inquiétude s'emparait parmi nous.

Habitué à la sécheresse, nous ne prévoyions absolument pas une telle inondation. Nos habitations construites en « toubs » (mélange d'argile et de sable) ne possédaient la moindre résistance à l'eau. Ce matériel était efficace pour se protéger contre la chaleur écrasante en été, mais pas plus. La région n'a jamais reçu, au moins depuis plus d'un siècle, une pluie avec autant d'ampleur que celle-ci. Nos ancêtres, comme nous-mêmes, ont vécu sur les terrasses de ces constructions sans la moindre crainte. Les vieux, âgés de plus de quatre-vingt-dix ans, ont dit qu'ils n'avaient jamais vu ni entendu parler d'une telle inondation.

### **La ville d'Aoulef dissoute dans l'eau**

Après trente-six heures d'attaque sans relâche durant une journée et deux nuits, les pluies ont atteint le but visé et petit à petit leur force se sont ralenties vers dix heures du matin le 10 janvier. Je voyais des personnes courir criant à la recherche de quelqu'un ainsi que certaines femmes pleurer en cherchant aveuglément un refuge. Mais elles ne savaient pas où elles allaient. Les pluies se sont arrêtées de tomber mais Aoulef demeurait isolée. Les réseaux téléphoniques étaient coupés. Le seul poste de radio sans fil de la mairie s'est trouvé écrasé sous les décombres. C'était impossible de rejoindre par piste ni Adrar ou Reggane à l'ouest ni In-Salah à l'est. Tous les chemins étaient coupés par des marais. Et bien que le sol au Sahara fut sablonneux et assoiffé, ces marais ne sont apparus qu'après que le sous-sol était rassasié. Cela a prouvé que la pluviométrie a dû enregistrer un

jaugage considérable. Les habitants ont organisé les secours locaux. Les jeunesses du Front de Libération Nationale, parti politique unique à l'époque en Algérie, ont pris l'initiative et organisé ce qui était possible. Ils ont tout d'abord regroupé, dans les grandes salles communes, les enfants et les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Le seul médecin français qui se trouvait parmi nous n'a pas ménagé ses efforts au profit de ceux qui sont tombés malades. Les jeunes se soumettaient bien à ses ordres. Le sauvetage d'abord ! Les seules constructions dures et résistantes étaient : deux baraques en fer, le poste de météo, les émetteurs, deux vastes hangars en tôles, l'école de Garçons et l'hôpital.

Au début de la matinée du 11 janvier, les nuages ont donné leurs premiers signes de dissipation. Quelques éclaircies se sont présentées successivement. Vers midi, un soleil brillait au milieu d'un beau ciel bleu. C'était le bonheur qui calmait les esprits ! Le sable du désert absorbe l'eau si rapidement et ne la laissait pas stagner. Ce soulagement a permis aux familles d'aller inspecter ce qu'il restait de leurs maisons et de partir à la recherche des portés disparus de la famille. Il était bien entendu que les murs de nos constructions, après une pluie, se trouvaient entièrement imbibés. Ils pouvaient d'un moment à l'autre subitement s'écrouler. La peur des accidents éventuels par l'effondrement a poussé les autorités locales à alerter aux sinistrés de ne pas revenir à leurs foyers dans l'immédiat. La plupart de la population a obéi aux ordres et a quitté les habitations mais les plus têtus ou malades mentaux ont refusé. Parmi eux nous avons compté à la fin du sinistre huit morts et trois ou quatre disparus. Certains ont trouvé leurs animaux domestiques ensevelis sous les décombres. Les bêtes restés vivants, on les a attachés au pied d'un palmier. Nombreux sont disparus. On pensait qu'ils ont été volés. C'était normal, quand on a faim, la tentation de vol se manifeste spontanément chez les individus à esprit faible.

M. Salah El-Hadj Ahmed a crié au secours ! Un éboulement. Une femme se trouvait sous les décombres. Une vingtaine de personnes ont accouru. Le lieu de l'accident était dans un quartier où le véhicule ne pouvait pénétrer. Les ruelles ne dépassaient pas 1,50 m de largeur. Il fallait faire vite, mais éviter en même temps la chute du mur sur la tête. Les sauveteurs se sont mis à déblayer. De temps en temps, on entendait le bruit d'écroulement d'un mur ou d'un plafond. On n'était pas à l'aise. Les activités

se sont poursuivies dans l’inquiétude. Après un moment la chevelure de la femme ensevelie est apparue. «La bouche ! La bouche ! Vite. La bouche», a crié à haute voix le médecin. A peine la tête dégagée, le docteur a sauté sur elle pour la réanimer par bouche à bouche. Il aspirait, il soufflait, il gonflait. Ses mouvements ont fait penser à un pigeon qui nourrissait son petit. Malheureusement c’était trop tard. Nous avons fouillé des décombres pour la dégager. A la fin, l’opération ne s’est pas terminée sans danger. Nous avons eu quand même un blessé que nous avons transmis à l’hôpital. D’autres accidents se sont succédés dans d’autres quartiers aux différentes localités de la commune.